

LE PAYS DE FRANCE

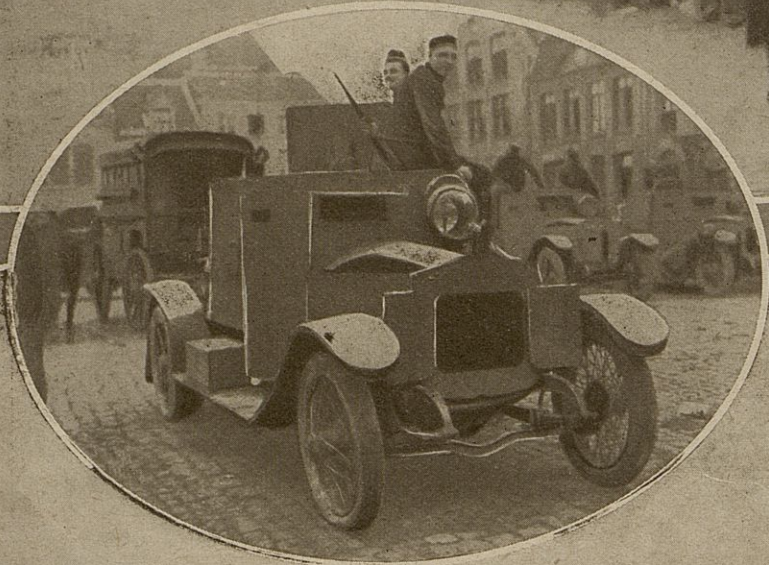


COMMENT ILS PÉNÈTRENT
AU CŒUR DU PAYS DE FRANCE

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6,
boulevard Poissonnière
PARIS

LES TROUPES BELGES DANS LE NORD



L'armée belge, après sa belle retraite d'Anvers à Ostende et d'Ostende à Dunkerque, devait aller se reposer et se refaire entre cette dernière ville et Calais. Mais le devoir et son roi l'appelaient sur le front, pour défendre ce qu'il restait de la Belgique. Voici des détachements groupés pour la marche en avant. — En haut : une troupe d'infanterie. — Dans le médaillon : une auto-mitrailleuse. — En bas : caissons et train de l'armée.



LE PAYS DE FRANCE



2, 4, 6, Bd Poissonnière, Paris

JOURNAL ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Le N° : 0 fr. 25

TÉLÉPHONE : GUTENBERG 3-04, 3-05, 3-06

édité par *Le Matin*Abonnement . . . 15 francs par an
Etranger . . . 20 " "

REVIVE LE "PAYS DE FRANCE" !



La marée immonde commence à se retirer, et voici que reparait le *Pays de France*.

Sous les flots troublés de l'invasion qui, pendant de longues semaines, ont couvert nos champs et nos vallées du nord, battu les flancs de nos montagnes de l'est et souillé les murs de quelques-unes de nos villes, les aspects familiers de la terre française avaient, en partie, disparu.

Ils remontent maintenant à la lumière, comme des plages que le reflux abandonne et que retrouve le soleil !

Hélas ! Bien des traits en seront changés désormais ! On ne reverra plus la silhouette célèbre de tel château ; ni les portails vénérés de la grande cathédrale ; ni le beffroi de la maison de ville où, depuis cinq siècles, étaient restés attachés tant de souvenirs d'un passé tragique ou charmant... Les barbares ont abattu tout cela, non par maladresse de combattants ni par nécessité militaire, pour se défendre ou pour attaquer, mais avec l'application de la haine et l'obstination de la plus déloyale concurrence. Ils ne voulaient rien laisser debout, si ce n'est en leur propre pays, de ce qui peut charmer les regards de l'étranger.

Jalousie infâme d'une race vénale qui, dans les villes conquises, court tout droit à la caisse et pille les banques avant même de penser à hisser son drapeau ! Vilenie d'un souverain qui n'a pas su inspirer à son peuple, en vingt-cinq ans de règne, le sentiment de la probité des armes !

Mais ce n'est pas tout : les Allemands ne se sont pas attaqués seulement aux monuments illustres, aux façades précieuses, aux bijoux de l'architecture ou aux sacs d'écus des banquiers, ils ont voulu atteindre le travail français sous toutes ses formes et supprimer, s'il se pouvait, jusqu'à nos paysages.

Bombardés et rasés, les plus humbles villages où vivaient les cultivateurs de nos champs et les éleveurs de notre bétail ! Détruites, les maisons privées, les villas qui donnaient aux campagnes leur grâce élégante et leurs sourires ! Ravagées, les usines où l'industrie française a créé tant de modèles, patiemment volés ensuite et exploités par l'industrie d'outre-Rhin ! Noyées ou incendiées, nos mines de houille ! — Partout, la destruction systématique s'est exercée ; partout s'est accompli l'œuvre de basse jalousie, pour satisfaire un peuple servile et sans scrupule, à qui l'on a permis le pillage et promis la jouissance.

Sans la fidélité de la Belgique, sans la loyauté anglaise, sans la force russe et sans la vaillance française, le monde civilisé eût succombé sous l'assaut d'une telle horde. Mais il s'est trouvé assez de soldats pour s'opposer aux millions d'égorgeurs et d'incendiaires enrégimentés par le kaiser, et d'incomparables chefs ont su briser le torrent, éteindre l'incendie, délivrer notre sol et châtier l'ennemi.

**

Maintenant, il s'agit de faire le bilan de nos ruines et de ressusciter la beauté de nos villes, dès que nous aurons reconstruit les abris de tous les citoyens.

Car la France, au milieu des périls, a compris quels devoirs nouveaux s'imposent à elle. Tous ses fils ont fidèlement lutté pour son salut et ils continueront à lui donner leur vie s'il le faut pour assurer sa victoire ; de son côté, on dirait qu'elle a conçu ses enfants pour la seconde fois et qu'une tendresse infiniment plus clairvoyante et plus douce encore lui est venue pour chacun d'eux. Elle ne veut plus qu'ils se disputent ; elle espère qu'ils s'aimeront ; elle secourra leur détresse et veillera sur leur repos.

Elle fera comme la terre elle-même, qui boit le sang et rend des fleurs et qui pousse chaque année des herbes assez drues pour cacher sous un tapis épais les plaies qu'on lui a faites.

Afin d'aider à cette œuvre de relèvement, le *Pays de France* va enregistrer, semaine par semaine, sous forme de tableaux photographiés sur le vif, les actes dont nous sommes témoins, les uns ou les autres, au cours de cette guerre.

Et comme il s'est écoulé trois mois déjà, depuis que les Allemands, déchirant le fameux « chiffon de papier » où l'on avait fait à la Prusse l'honneur d'accepter sa signature comme celle d'une puissance loyale, ont violé la neutralité belge pour frapper la France dans le dos et pour l'assassiner, nous reviendrons un peu sur le passé, afin que, dans ce répertoire de la guerre que nous constituons ici, figurent aussi les premières semaines.

Les documents d'actualité d'abord ; les documents rétrospectifs ensuite : tel est le plan que nous nous proposons de suivre. Mais ce qu'il faut bien que l'on sache, c'est que nous n'admettons, pour les uns ni pour les autres, ni arrangement ni truquage.

Nous ne donnerons, comme reproduction photographique des événements de guerre, que ce qui aura été « pris », réellement, en temps de guerre. Nous écarterons résolument tout ce qui pourrait tenter nos yeux ou même amuser la curiosité du public, parmi les clichés empruntés, chez nous ou chez l'ennemi, aux manœuvres militaires du temps de paix. Nos photographes qui, de l'est au nord, ont sans cesse parcouru le front de nos armées, nous ont rapporté une large moisson, où il nous suffira de puiser et de choisir.

C'est donc, avant tout, une œuvre de sincérité patriotique, c'est un exposé sincère de l'état du pays dans toutes les provinces que l'ennemi a injuriées et souillées, que nous mettons sous les yeux des Français.

**

Une haute leçon morale en sortira sans doute, pour eux comme pour nous, et pour donner satisfaction au vœu unanime de la nation, pour préparer l'avenir, en relevant les ruines du passé, tout d'abord, avec les mairies abattues, il faudra reconstruire les écoles.

Ne faut-il pas toujours penser à l'enfance, en effet, et ne voyons-nous pas, par l'expérience même de cette guerre où, brusquement, la France a été précipitée, quel réconfort et quelle garantie de salut ce peut être pour un peuple d'avoir une jeunesse clairvoyante, patriote et courageuse. Pour être forts et pour se faire respecter, il faut veiller à la formation physique et morale de l'enfance. — Donc, rebâtissons nos écoles détruites.

Naguère, un écrivain catholique publiait un livre sur la *Grande Pitié des églises de France*, qui avaient besoin d'être entretenues et, pour ainsi dire soignées. Il les considérait, en effet, comme de vénérables personnes qu'il fallait soutenir pour qu'on ne les vit point s'écrouler sous le poids des années et sous l'effet des intempéries. L'Allemand, piétiste à la façon de son empereur, n'a pas eu de pitié, lui, ni de respect. Il a tiré sur tous les clochers, bombardé tous les sanctuaires et massacré les vieilles pierres, comme s'il avait eu peur de leur témoignage contre sa barbarie.

Il faudra aider aussi les communes, où les habitants le demanderont, à remettre debout ces antiques demeures de leur culte, car elles étaient une parure même pour les gens qui ne vont jamais à l'église et qui, cependant, aiment apercevoir de loin un coq d'or brillant dans le soleil.

Et, cet hommage rendu à des croyances que l'Etat « neutre » n'a pas à partager mais à respecter, il faudra songer à tout ce qui eut un caractère d'art, non pour le réédifier servilement, en copiant les plans d'autrefois, mais en encadrant de constructions nouvelles, franchement appropriées à leur destination pratique, les vestiges des monuments détruits par les Allemands, vestiges noircis qu'on devra conserver comme des reliques, afin de pouvoir montrer au monde, et cela pendant des siècles, les preuves de la barbarie teutonne.

L'univers alors respirera, en comprenant à quel péril nous l'aurons soustrait, en cette année 1914, marquée pour l'abaissement définitif de la race exécrée, — de ces Hohenzollern et de leurs barbares sujets, qui auront tiré pendant quarante-trois ans toute leur grandeur de notre passagère défaite de 1870-71.

Car la victoire française sera le salut du monde.

Revive le *Pays de France* !

AU CAMP INDIEN



En haut :

Un officier commande une prise d'armes au camp des fusiliers du Bengale.

Au centre :

Soldats cipayes à l'entrée de leur tente. Toute la force et toute la souplesse de leur race apparaissent dans leurs attitudes.



En bas :

Un détachement de lanciers des provinces du nord de l'Inde.

Les cartouchières qu'ils portent prouvent d'ailleurs que leur armement est, par quelque côté, moderne. Et ils sont aguerris au froid.



Rien ne caractérise mieux les troupes indiennes que Sa Majesté Britannique vient de faire transporter en Europe que ces images, où l'on voit les costumes et les armes d'autrefois mêlés aux équipements et aux armes perfectionnées d'aujourd'hui.

AU CAMP INDIEN

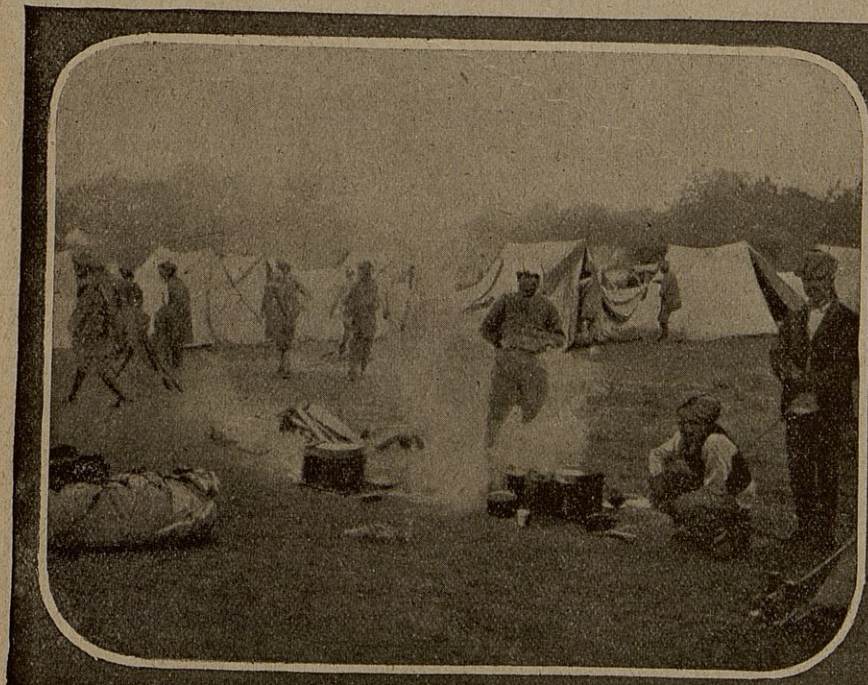


Le service de ravitaillement de l'armée indienne ne comporte pas de longs convois de bœufs,

mais des troupeaux de moutons, et surtout des bandes de chèvres. Ces animaux sont tués par décapitation.



Les soldats de corvée qui mènent les bêtes de « l'ordinaire » aux sacrificateurs ont plutôt l'air de placides bergers ou de chevriers attentifs que de bouchers aux masses sanglantes.



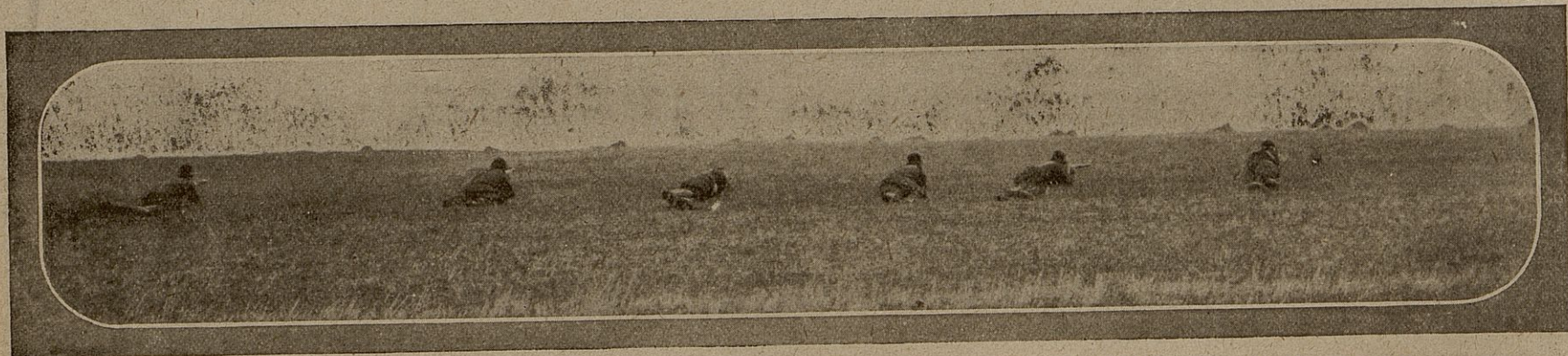
La cuisine, en plein air et sans fourneaux roulants, est d'une simplicité patriarcale,

et la boulangerie se réduit à un modeste étalage de galettes, sur des tapis fort usagés.

POUR DÉFENDRE UN CONVOI



On a signalé l'approche de quelques uhlanés. Nos braves cavaliers du train, qui ont la responsabilité d'un convoi de vivres à conduire au campement, prennent leurs carabines et vont guetter les cavaliers.



Les cavaliers les ont-ils vus ? Nos tringlôts s'apercevant d'un mouvement tournant qui se dessine, s'égaillent en tirailleurs pour faire front de plusieurs côtés.



Salués par une salve bien dirigée, les uhlanés ont riposté. Nos tringlôts ont eu deux blessés ; mais les cavaliers ennemis ont dû battre en retraite.

APRÈS LA RETRAITE DE L'ENNEMI



L'affreuse tristesse d'un champ de bataille, même quand il est jonché de cadavres ennemis et quand la silhouette d'un officier de l'armée victorieuse y évoque la Patrie vengée.



Ils formaient une ligne de tirailleurs : ils ne sont plus qu'une rangée de victimes ; mais aucune pitié ne serre le cœur, devant ces morts, qui tuèrent tant !...



Et ceux-ci succombèrent dans une lutte acharnée pour leur monstrueux empereur. Ils recevront une sépulture décente, comme tous ceux qui tombent sur la terre de France.

OBUS FRANÇAIS & OBUS ALLEMANDS



En haut et en bas, voilà les trous formés par l'explosion d'un obus de 75. C'est le ravage, l'émiettement du sol, l'arrachement des pierres.



Au centre, voici la simple cavité creusée par l'obus allemand de 77. Il semble que l'éclatement n'ait produit qu'un affaissement du sol.



Les Français ont bien raison de vouer un véritable culte à ce canon de 75, qui aura été, dans la guerre actuelle, le grand facteur de la victoire. Il a été étudié et créé par Deport et Sainte-Claire-Deville, les inventeurs également de la fameuse pièce de 105 qui entre en service dans notre armée

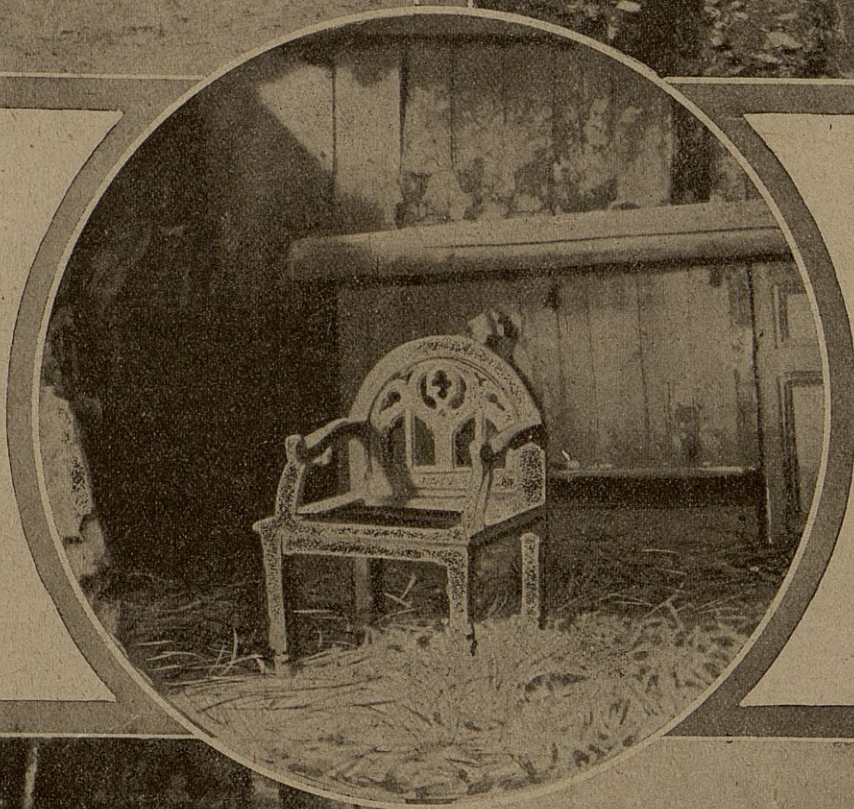
LE " TERRIER DU KRONPRINZ "



Le « terrier du kronprinz », près de Villers-aux-Vents, dans la Meuse. C'est là que le fils aîné de Guillaume II attendait le résultat de la bataille de la Marne.

On voit :

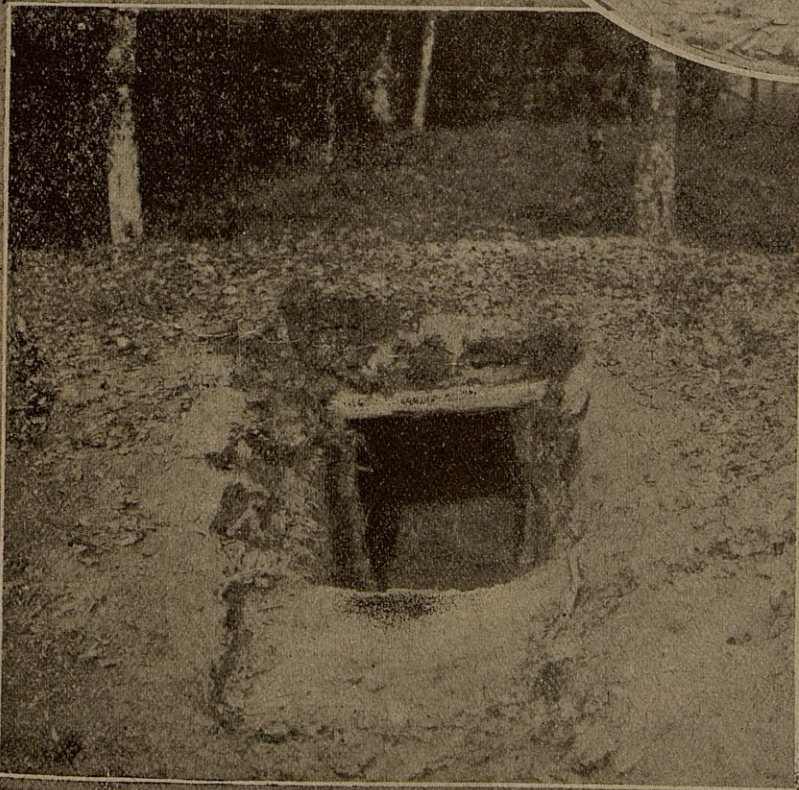
En haut, à gauche, l'entrée principale du souterrain. A droite, une tranchée de protection.



Au centre, la salle du trône. En bas, à gauche, une issue donnant accès à la salle des officiers d'état-major du prince.

A droite, une tranchée protégeant la sortie.

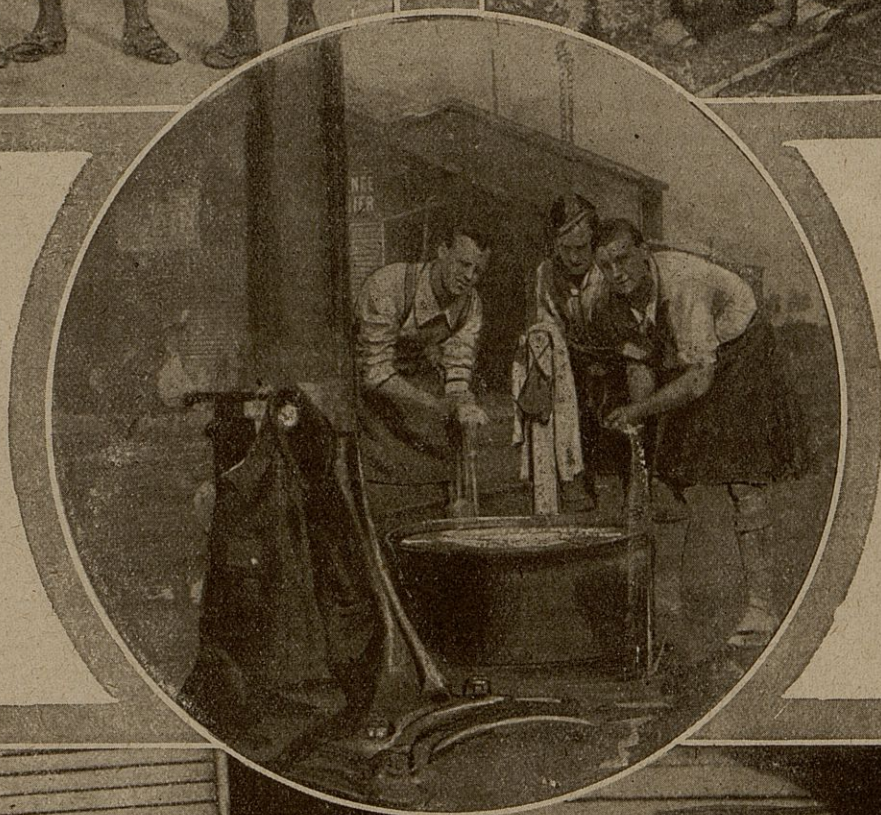
Le fauteuil du kronprinz avait été « emprunté » par lui à l'église de Villers-aux-Vents.



NOS AMIS LES ÉCOSSAIS



Parmi toutes les troupes alliées qui combattent en ce moment sur le front du nord contre la barbarie allemande, les scottish guards sont assurément parmi les plus pittoresques et les plus braves.



Les Ecossais ont transporté en France leurs habitudes, leurs exercices, leurs jeux mêmes, et ils se livrent à leurs occupations accoutumées dans l'intervalle des combats.



UN CONCERT ORIGINAL

Le joueur de cornemuse et le tambour.

DISCIPLINE FAMILIERE

Sur les rangs, sans armes, pour l'appel.

LE PASSAGE DE L'YSER



Dessin de KOISTER.

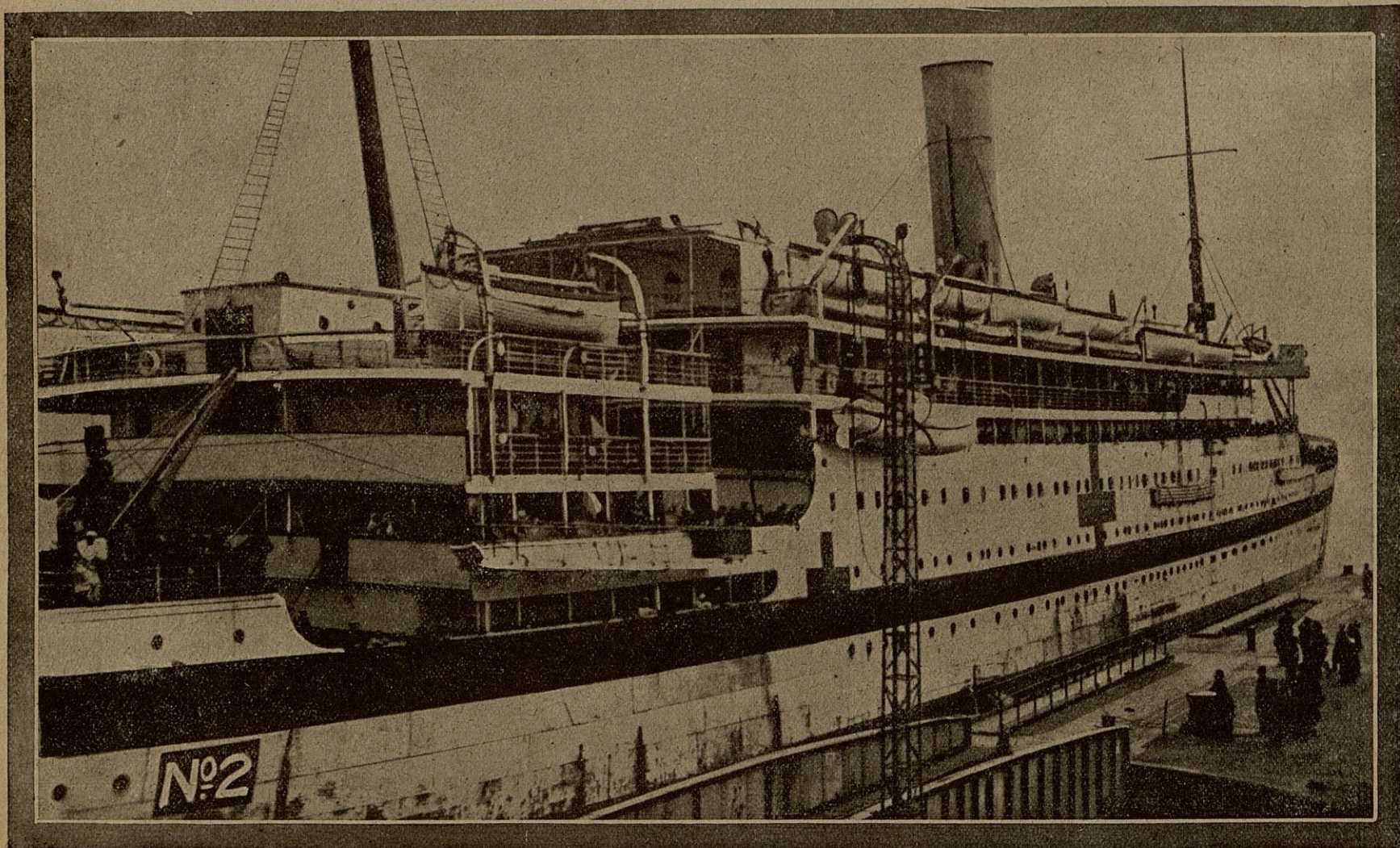
SOUS LE FEU DU 75

Les Allemands, on le sait, n'ont réussi à passer, pour peu de temps, de la rive droite à la rive gauche de l'Yser, qu'après avoir subi des pertes terribles en franchissant les ponts de fortune établis sur la petite rivière. L'artiste, se servant de notes prises sur place, les a représentés ici, au moment où ils sont écrasés par les obus des alliés.

LES RECRUES & LES BLESSÉS ANGLAIS



Un transport anglais, chargé de troupes, vient d'arriver au port. Nos alliés répondent par des hurrahs aux saluts affectueux qui les accueillent. La patriotique population ne manque jamais, en effet, dès qu'est signalée l'arrivée d'un navire appartenant à une nation amie, de se porter au-devant des contingents alliés.

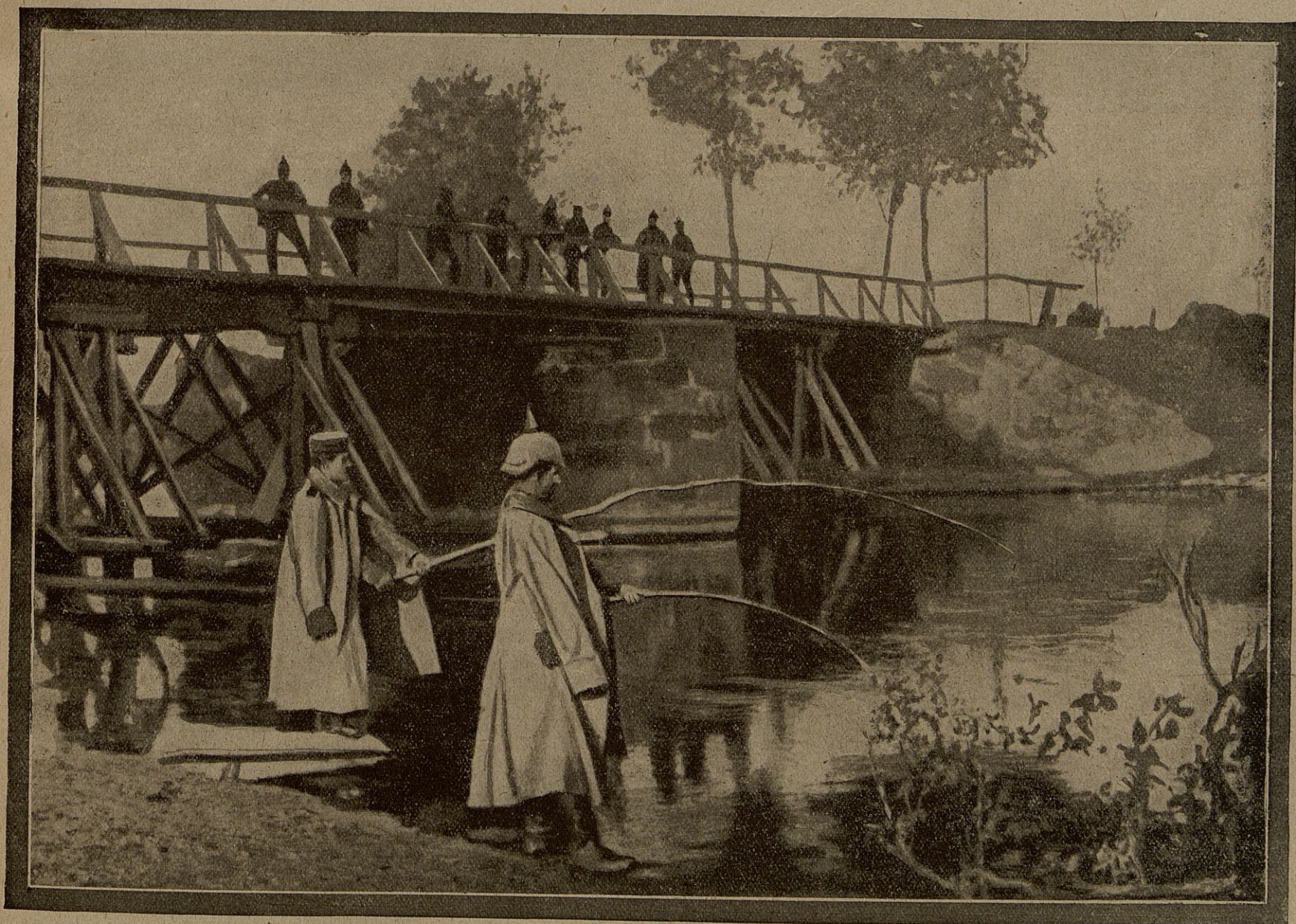


On a combattu ; on l'a emporté sur les hordes allemandes : — Le navire-hôpital « Asturias » embarque, au même port, les vaillants soldats, blessés ou convalescents, qui reviennent du front et retournent en Angleterre. Mais parmi eux, on le sait, beaucoup reviendront, une fois guéris, continuer l'œuvre commencée.

"TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE"

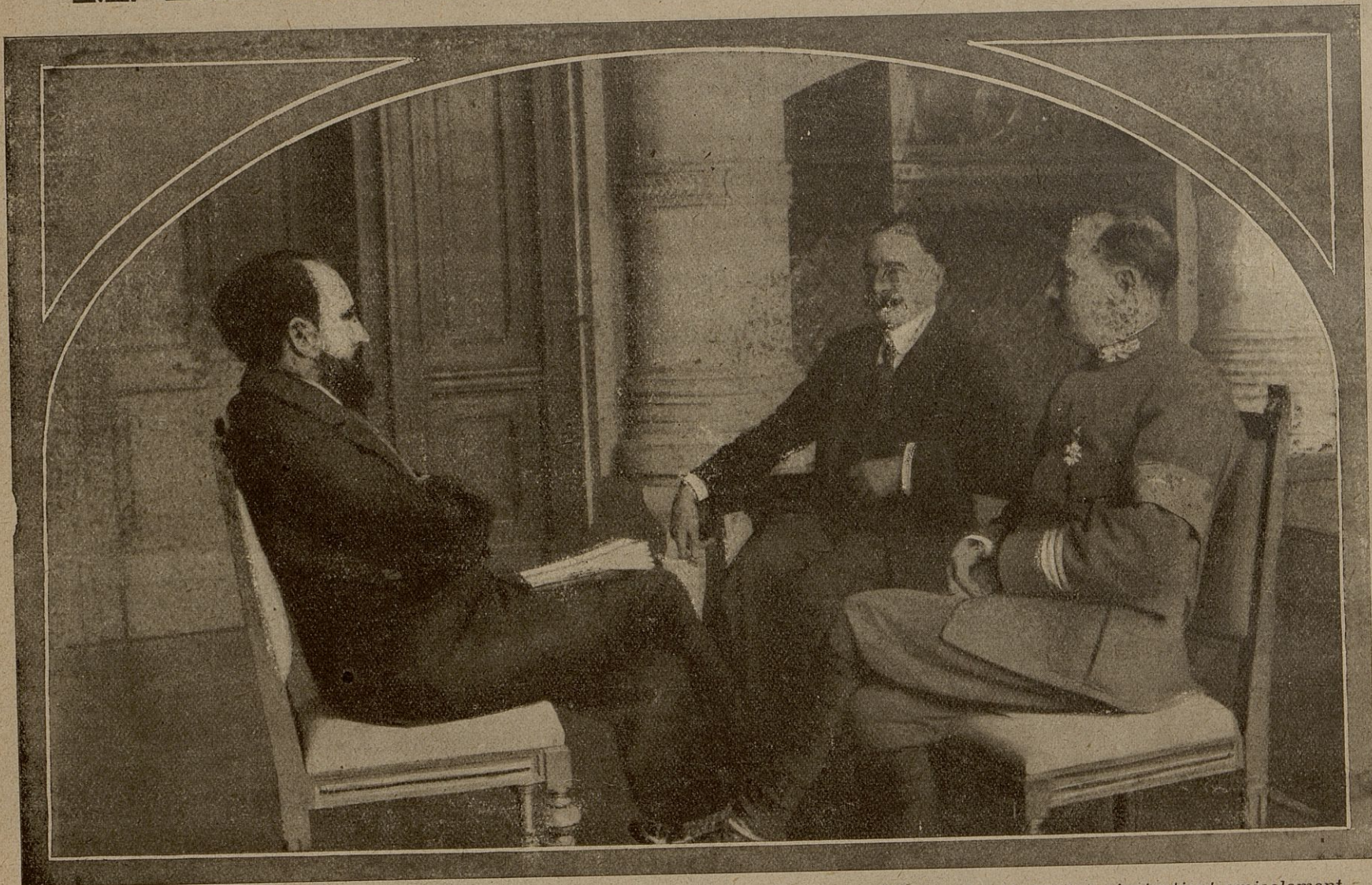


Les soldats allemands prisonniers, qui travaillent à Saint-Nazaire, sous la surveillance de nos territoriaux. C'est un travail d'intérêt public français et qui n'a aucun caractère humiliant ni servile. Jamais, au surplus, ces combattants de la veille ne furent aussi bien traités par leurs sous-officiers qu'ils le sont par nos soldats.

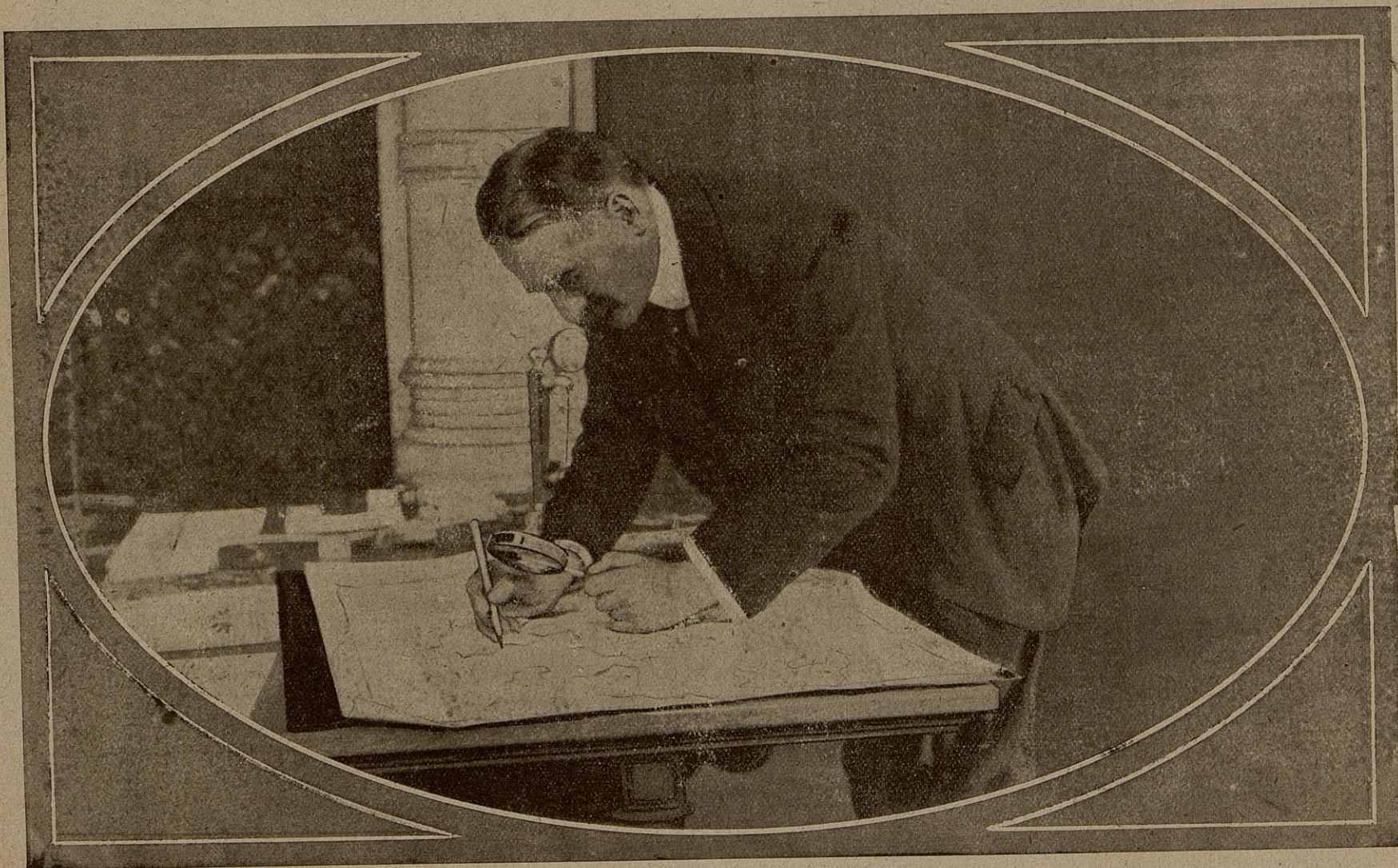


Les prisonniers allemands de Saint-Nazaire sont peut-être les mêmes soldats qui pêchaient naguère au bord de l'Aisne, sous les yeux de leurs camarades amusés, et alors, en effet, ils doivent trouver que la guerre a des retours fâcheux... En tout cas, ils sont mieux nourris maintenant que lorsqu'ils devaient compter sur le produit de leur pêche.

M. DE BROQUEVILLE A DUNKERQUE



M. de Broqueville (au fond), assisté par M. Terquem, maire de Dunkerque et officier d'état-major (à droite), s'entretient amicalement avec M. Albert Londres, rédacteur au « *Matin* ».



Le ministre de la guerre de Belgique étudiant la carte des opérations militaires. M. de Broqueville est installé dans le cabinet mis à sa disposition par le maire de Dunkerque.

LA VILLE SUCCOMBE ET PUIS RENAIT

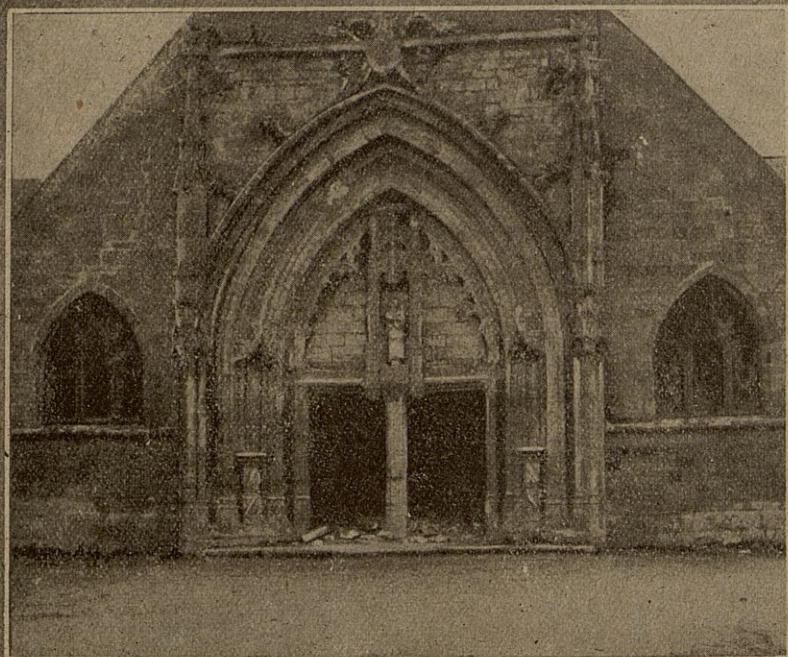


Il était une fois une jolie petite ville qui s'appelait Revigny, dans la Meuse. Les Allemands sont venus, qui l'ont bombardée et détruite de fond en comble.



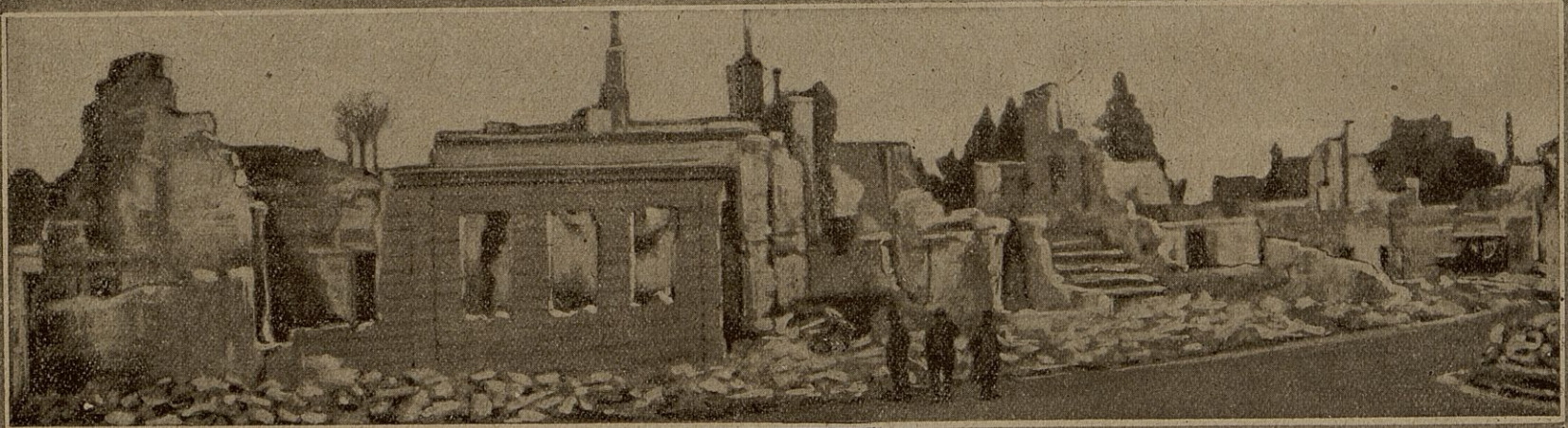
Quand les Allemands furent partis, de courageux habitants de la petite ville ruinée se sont mis aussitôt à l'œuvre et, dans les décombres ils ont rebâti une boutique de fortune... La mort a passé. La vie reprend.

DEUX PETITES VILLES DE LA MEUSE



Deux villes. Deux églises. Elles sont aussi parfaitement ruinées l'une que l'autre. A gauche, celle de Revigny, où l'on ne peut même

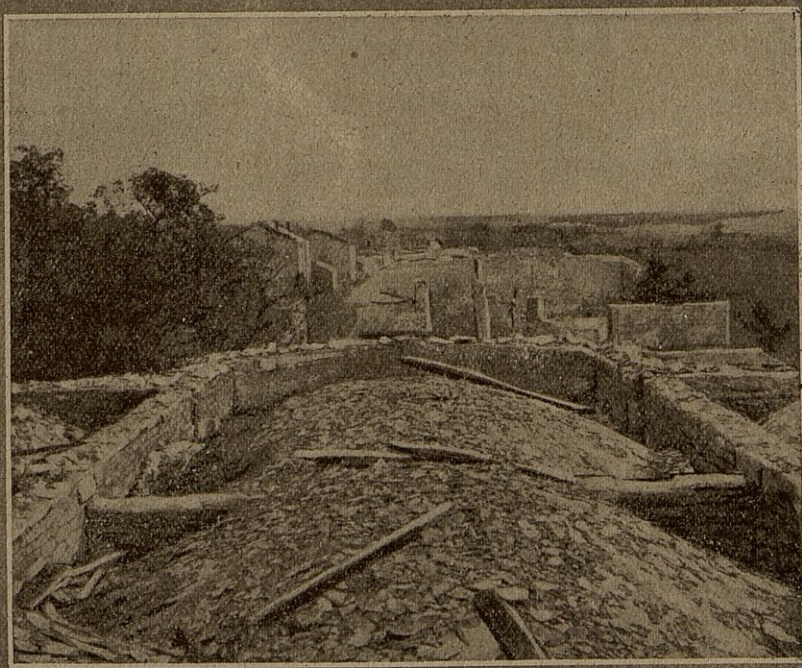
plus entrer. A droite, celle de Villers-aux-Vents, où les cloches, abattues avec le clocher, gisent à terre parmi d'innombrables débris



La rue principale de Revigny. Sur un développement de plus de cinq cents mètres, elle offre le même aspect lamentable. Pas une maison n'est restée debout.

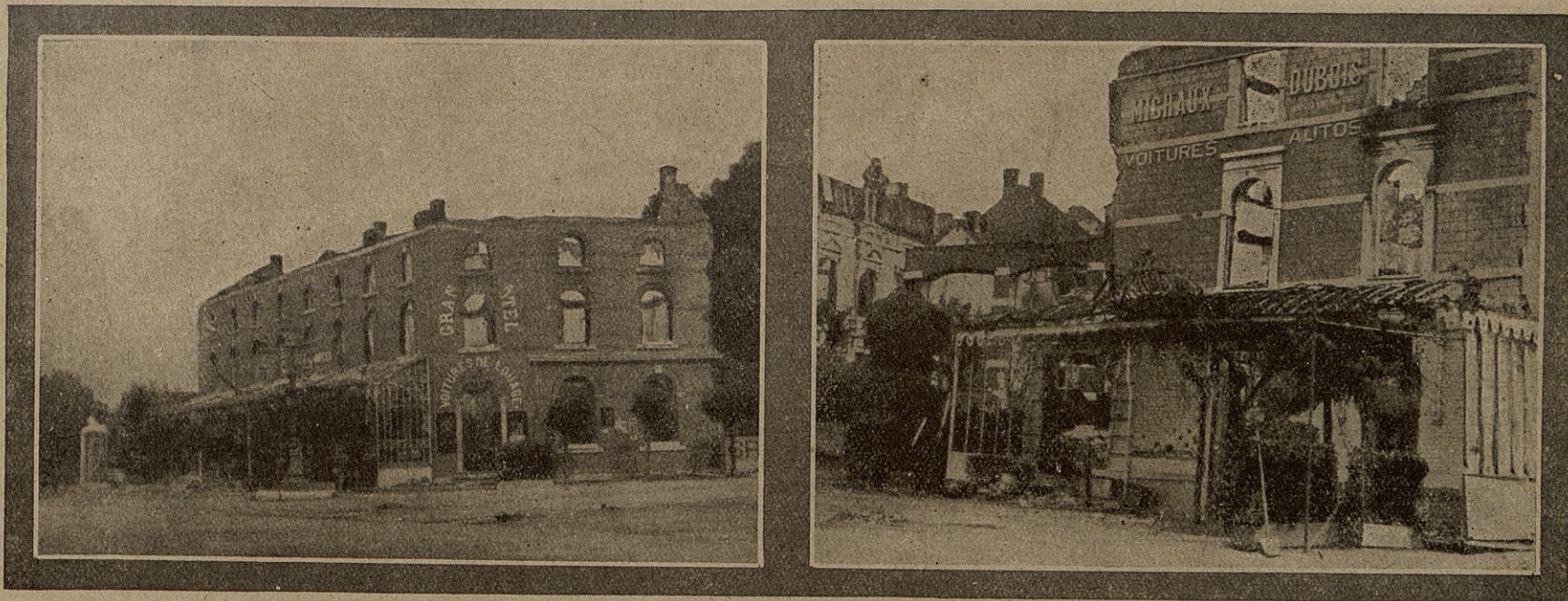


La mairie de Revigny, où la façade seule demeure, masquant le vide des salles effondrées.



L'abside de l'église de Villers-aux-Vents, ou, du moins, les miettes de l'abside, écroulée sous les obus.

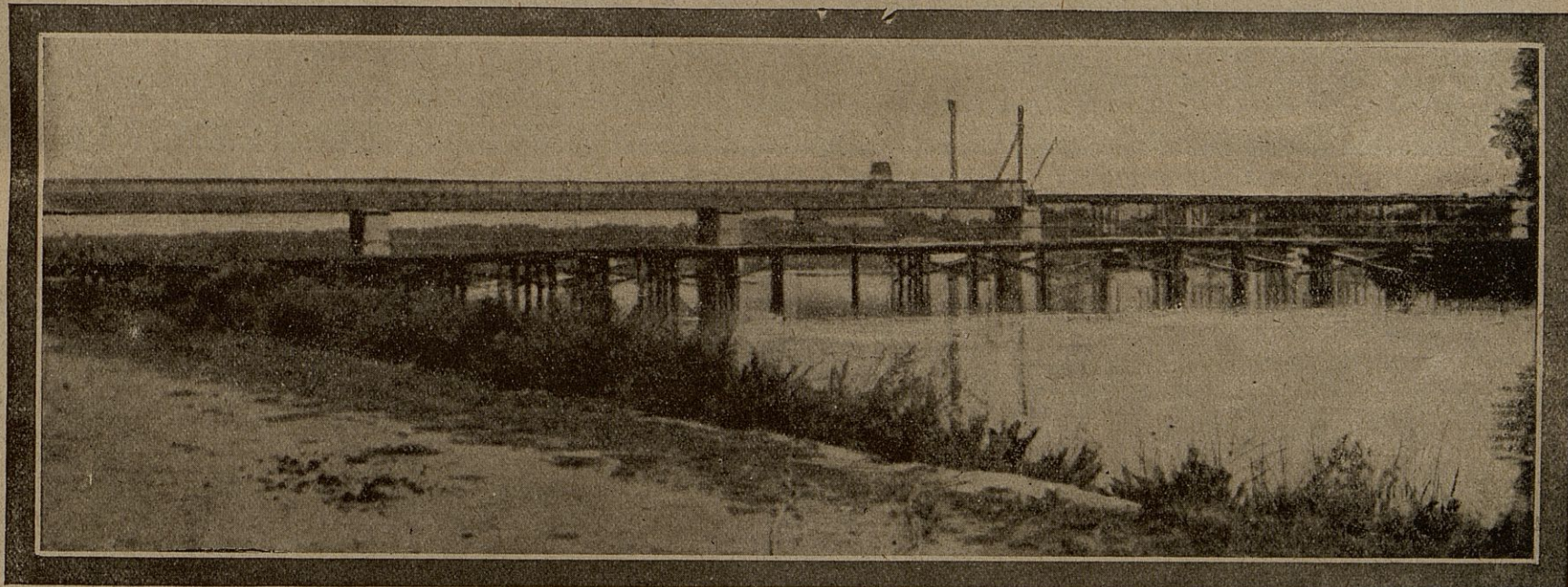
LES PREMIERS PAS DES BARBARES



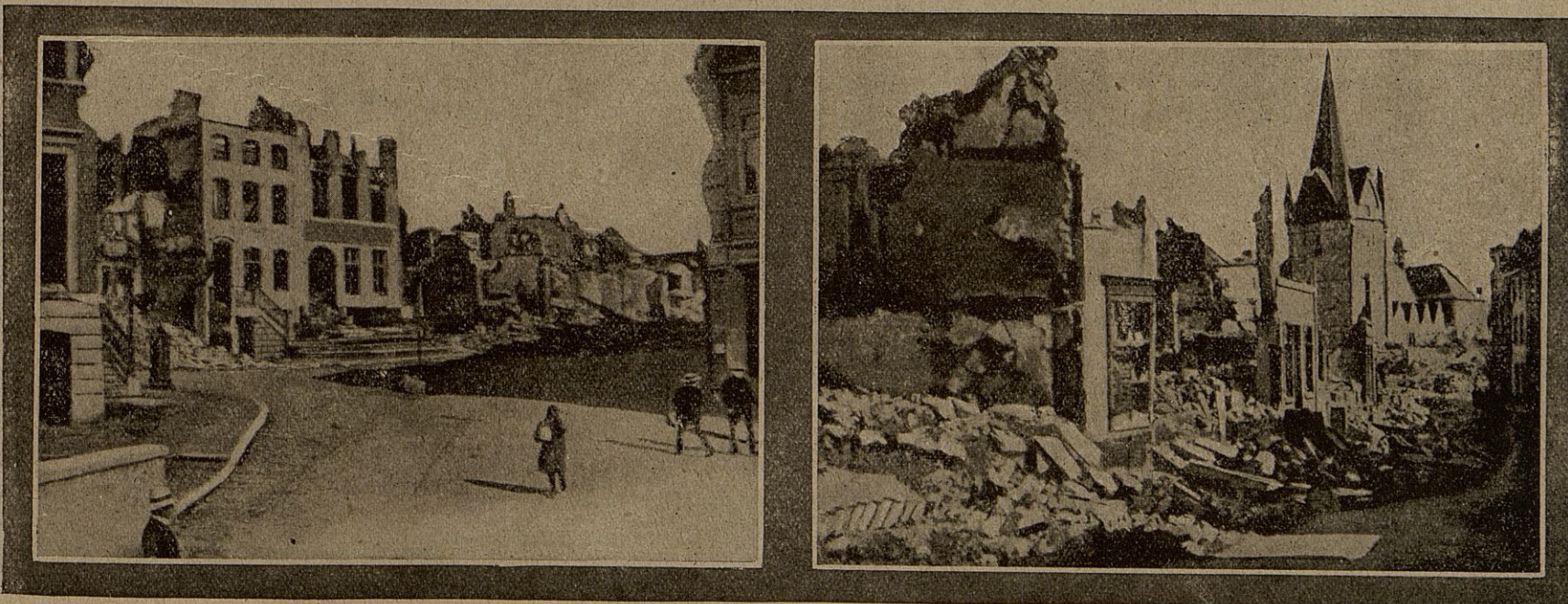
A VISE, LA PREMIERE VILLE DE BELGIQUE, RAVAGEE PAR LES ALLEMANDS

A gauche, le Grand Hôtel ; à droite, l'hôtel Michaux. Les envahisseurs, non contents de détruire de fond en comble la jolie cité

belge, fusillèrent un habitant sur trois, parmi ceux qu'ils purent capturer. Depuis lors, la ville est demeurée déserte.



Au fond, le pont de Visé, que les Belges firent sauter en se retirant.
En avant, le pont de chevalets que les Allemands construisirent pour le remplacer.



Deux vues de Herve. — Qui se douterait, en voyant ces scènes de désolation, que le pays de Herve, riche en pommiers, en gras pâtu-

rages, grand producteur de fromages et de fruits, était considéré comme la Normandie belge ?

CEUX QUI ONT BOMBARDÉ LIÈGE



Loin de rougir de leur œuvre, les bandits, on le voit, posent complaisamment devant l'objectif, sur la place de l'Université, à Liège. Au fond de cette place, les ruines de la Bibliothèque. Au premier plan, la statue du grand ingénieur André Dumont.



Un monument, pourtant, est resté debout, dans la cité injuriée : le Théâtre Royal. Les soudards du kaiser s'y vautrent, dans des costumes variés, empruntés au magasin et dont quelques-uns les déguisent en gentilshommes d'autrefois !...

LES ÉMIGRANTS DE BELGIQUE



Sur les routes de Belgique, un malheureux paysan traîne dans une charrette sa femme infirme, couchée parmi le peu de meubles qu'il a sauvés. Un soldat belge passe ; quoique harassé lui-même, il a pitié du pauvre homme, passe la bretelle de la voiture et l'entraîne, d'un vigoureux coup d'épaule, loin de l'ennemi.



Le bagage de cet autre émigrant est moins lourd. Les Allemands ont tout brûlé chez lui. Il a sauvé seulement une des chèvres qui, hier, bêlait dans son étable. Le reste du bétail, les meubles, le toit de ses pères, tout a été détruit par la rage implacable des barbares. Où l'homme et la bête trouveront-ils maintenant asile ?...



Leur fameux "Pas de Parade"